

Douglas Kennedy, romancier franco-américain

Michèle Bernard

Numéro 155, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91182ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bernard, M. (2019). Douglas Kennedy, romancier franco-américain. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (155), 64-66.

Douglas Kennedy, romancier franco-américain

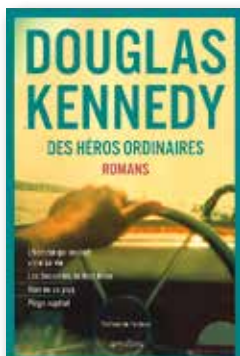


Par
MICHÈLE BERNARD*



© LEBAN Leextra Belfond

Douglas Kennedy



New-Yorkais de naissance, Douglas Kennedy a fait un long détour par l'Irlande et l'Angleterre avant de maintenant partager sa vie entre la petite ville de Wiscasset, au Maine, l'Europe et Montréal. Un fidèle lectorat francophone le suit, à un point tel qu'il reçoit en 2009 le Grand Prix du Figaro Magazine pour l'ensemble de son œuvre¹.

Né à Manhattan en 1955, Douglas Kennedy étudie au Bowdoin College, situé dans le Maine, pour traverser ensuite l'océan et fréquenter le Trinity College de Dublin. En Irlande, il travaille comme administrateur de théâtre et dramaturge, avant de devenir journaliste. Cependant, ce sera à Londres que se révéleront ses talents de romancier, là où il habitera de 1994 à 2014. Kennedy mettra habilement à profit son grand sens de l'observation et son remarquable esprit de synthèse. L'écrivain d'envergure mondiale – qu'il est aujourd'hui devenu – puisera son inspiration dans sa propre jeunesse mouvementée.

À l'aube de la soixantaine, il revient aux États-Unis et s'établit dans un coin charmant de la Nouvelle-Angleterre, tout en séjournant souvent à Paris, où il conserve un pied-à-terre, à Londres, à Berlin et plus près du Maine, à Montréal. Douglas Kennedy fait ainsi un retour aux sources, car Wiscasset, son lieu de résidence, n'est qu'à une demi-heure de Brunswick, qui abrite son alma mater Bowdoin. Plusieurs de ses personnages évoluent d'ailleurs dans ces jolies petites villes américaines bâties non loin de la mer. La protagoniste de *La symphonie du hasard* ne raconte-t-elle pas : « En arrivant à Brunswick, j'avais été frappée par la beauté du campus, et le bleu vif du ciel du Maine qui offrait un contraste spectaculaire avec les feuilles mortes tapissant le sol » ? Sans doute ce qui avait séduit le jeune Kennedy lors de son passage, dans les années 1970.

PREMIERS ROMANS, PREMIERS SUCCÈS

En 1994, alors que Kennedy aborde la quarantaine, il publie coup sur coup trois romans, des thrillers psychologiques, qui tous obtiennent un succès immédiat. Le nom de l'auteur est rapidement connu et sa renommée, bien établie. Ce sera *Cul-de-sac*, réédité sous le titre de *Piège nuptial* et porté à l'écran, aussitôt suivi de *L'homme qui voulait vivre sa vie*, grand succès international traduit en

Derrière mes paupières closes, une scène a défilé. J'ai la soixantaine. Professeur retraité menant une petite existence tranquille dans une coquette maison d'une petite ville de la côte du Maine. C'est l'hiver. Il neige. Je suis assis devant la cheminée du salon, une revue ouverte sur les genoux, sirotant le premier whisky de la soirée.

Piège nuptial dans Des héros ordinaires, p. 1231.

seize langues, aussi adapté au cinéma. Troisième roman, troisième succès, *Les désarrois de Ned Allen* est un nouveau best-seller et un autre succès critique traduit en quatorze langues.

Chacun des protagonistes de ces trois romans connaît une rupture dans son existence dorée et devra faire preuve d'invention et de créativité pour rebâtir sa vie. Mais il n'est pas sûr qu'ils y arrivent. Par leur intermédiaire, Douglas Kennedy décrit et attaque sans détour l'*American way of life*, qui semble n'être guidé que par l'argent et la frénésie de dépenser. L'appétit d'une société en mal de consommation ne se dément toujours pas, mais s'intensifie chaque jour davantage, surtout en ces temps troublés où souffle un fort vent de populisme et d'hystérie mensongère chez nos voisins du sud.

L'auteur américain n'écrit pas des romans à clé, mais comme plusieurs écrivains, il construit plutôt son œuvre à partir de ce qu'il connaît, de ce qu'il a vécu. Dans la préface des *Héros ordinaires*², il explique : « J'ai commencé ma vie sous la tutelle souvent pesante du couple typiquement mal accordé de l'Amérique des années 1950 : mon père était un homme d'affaires dont le rêve était de vivre en Alaska, ma mère une

personne hypercultivée qui supportait difficilement sa condition de femme au foyer, j'ai été d'emblée aux premières loges pour observer les proportions dramatiques que peuvent prendre la frustration et la discorde conjugale ».

En 2001, Douglas Kennedy rompt avec les thrillers psychologiques et marque un changement radical de forme littéraire avec *La poursuite du bonheur*. Il entame alors un cycle d'histoires d'amours tragiques, dont les protagonistes sont des couples malheureux ou mal assortis. *La poursuite du bonheur* sera traduit en douze langues et se retrouvera finaliste au Prix des lectrices de *Elle*.

Ensuite, avec la régularité d'un métronome et pour le plus grand plaisir de ses fidèles lecteurs, l'Américain publiera une douzaine de livres en autant d'années³. Il demeure un des auteurs américains favoris des francophones, vendant plus de huit millions de copies traduites en français, sur les quatorze millions d'exemplaires écoulés de ses différents ouvrages.

LA SAGA DE LA SYMPHONIE DU HASARD

La soixantaine venue, alors qu'il s'installe aux États-Unis, Douglas Kennedy se lance dans la rédaction d'une saga en plusieurs tomes, *La symphonie du hasard*, qu'il considère comme son œuvre la plus personnelle. La protagoniste Alice Burns et l'auteur ont en effet plusieurs points en commun : avoir étudié aux mêmes endroits, le Bowdoin College et le Trinity College de Dublin, avoir eu une mère au foyer exaspérée et exaspérante, ainsi qu'un père infidèle et absent, d'origine irlandaise « qui travaillait pour la CIA, avait participé au coup d'État de Pinochet et avait des maîtresses », expliquera l'auteur en 2017 lors d'une entrevue⁴.

La fresque retrace la vie et les secrets d'une famille, dysfonctionnelle sans doute, mais aussi fascinante, dont le parcours zigzague à travers les événements majeurs qui ont transformé le monde dans les années 1970-1980. Grande histoire et petites histoires se confondent

avec intelligence et harmonie. L'indépendante et talentueuse Alice connaît donc des mésaventures qui ressemblent à s'y méprendre à celles de son auteur.

Le premier tome de *La symphonie du hasard* se déroule aux États-Unis, et l'auteur aborde sans filtre les problèmes des années 1970 : racisme, sexisme, homophobie et antisémitisme, qui étaient alors la norme dans la plupart des pays industrialisés, dits civilisés. Années fertiles en événements de toutes sortes. Alice et les siens assistent aux bouleversements causés par la guerre du Vietnam, le Watergate, le coup d'État au Chili, la montée du pouvoir des jeunes, le *peace and love*, comme le *flower power*, le féminisme, le rock'n'roll et les paradis artificiels. Peu à peu, plusieurs mouvements d'évolution, de révolution et de contre-révolution voient le jour et provoquent des confusions et des convulsions qu'essaient de comprendre la jeune femme et ses amis. « C'est l'essence même de l'Amérique moderne : se planter en beauté, puis raconter à qui veut l'entendre qu'on s'est réconcilié avec Dieu. »

Le deuxième tome s'ouvre sur l'arrivée d'Alice Burns au célèbre Trinity College de Dublin, où elle fait son apprentissage autant de la vie universitaire que de la vie européenne d'alors, de la bohème et de la terrible réalité des drames qui se jouent à ce moment-là en Irlande, au nord comme au sud. « L'impression de désolation me prenait à la gorge : des maisons pratiquement en ruine, des trottoirs défoncés, les eaux usées et les égouts se déversant à même la rue, et partout la propagande tricolore : *Dehors les Anglais, Une seule Irlande.* »

UNE SUITE AU TROISIÈME TOME ?

Tout comme Douglas Kennedy, Alice Burns retournera vivre aux États-Unis, et le troisième tome de *La symphonie du hasard* s'y déroule dans les années 1980. Les enfants ont grandi, les parents, vieillissent. Les mariages se font et se défont, le divorce n'est plus le tabou qu'il a déjà été.



J'ai repensé à tout ce qui s'était déroulé avec ma mère. Son nouveau style ringard et les abrutis qu'elle invitait dans son lit étaient de tristes indices de sa solitude, de sa peur, maintenant qu'elle avait pris la décision de changer de vie. Elle ne pouvait plus se cacher à l'ombre d'un mariage raté. J'ignorais si nous parviendrions à rebâtir une relation dénuée de toute colère et de toute culpabilité.


La symphonie du hasard, Livre 3, p. 81.

Toute la famille travaille maintenant, y compris l'ex « mère-au-foyer », enfin séparée. Qui fréquente Wall Street et ses dérivés, qui le monde de l'édition ; l'argent coule à flots, le bien-être matériel s'installe, du moins pour un certain temps. Sans être omniprésent, le drame n'est jamais loin. Il est vrai que les Burns ne semblent pas très doués pour le bonheur.

Ce sont les années de Jimmy Carter, de Ronald Reagan, et le capitalisme règne en maître dans cette société d'hyperconsommation. « Quitte à élire un acteur, a soupiré Howie pendant le discours de Reagan, on n'aurait pas pu choisir Redford ? Ou Newman ? – Ils

sont trop instruits et trop libéraux, a répondu Duncan. »

Dans ce troisième opus, l'écrivain creuse davantage la personnalité de Peter et d'Adam, les frères d'Alice, et ce qui en ressort n'est pas toujours édifiant, peu s'en faut. Ce sont des années marquantes, l'époque du sida et de ses terribles ravages. Petit clin d'œil, Douglas Kennedy livre même un court passage sur Donald Trump. « Il avait attiré l'attention des médias, en particulier dans la presse à scandale, grâce à sa politique commerciale implacable, son ostentation, son amour inconditionnel pour le pouvoir, ses combines immobilières parfois louches. »

La fresque sociale et politique de *La symphonie du hasard* qui, au dire même de l'auteur, ne devait compter que trois tomes, porte clairement l'inscription « à suivre » à la fin du troisième volume. Douglas Kennedy ouvre-t-il une nouvelle et quatrième porte ? Qui sait. À suivre en effet. 

1. Créé en novembre 2009, à l'occasion des 25 ans du *Figaro Magazine*, le Grand Prix du Figaro Magazine était destiné à récompenser l'auteur étranger qui avait le plus marqué le paysage littéraire français des 25 dernières années.

2. Publié chez Omnibus, le recueil contient quatre romans : *L'homme qui voulait vivre sa vie* (1998), *Les désarrois de Ned Allen* (1999), *Rien ne va plus* (2002) et *Piège nuptial* (1997, 2008).

3. *Une relation dangereuse* (2003) ; *Au pays de Dieu* (2004) ; *Les charmes discrets de la vie conjugale* (2005) ; *La femme du V^e* (2007), adapté au cinéma en 2011 ; *Quitter le monde* (2009) ; *Au-delà des pyramides* (2010) ; *Cet instant-là* (2011) ; *Combien ?* (2012) ; *Cinq jours* (2013) ; *Murmurer à l'oreille des femmes* (2014) ; *Mirage* (2015) ; *Toutes ces grandes questions sans réponse* (2016).

4. <http://www.parismatch.com/Culture/Livres/Les-secrets-de-famille-de-Douglas-Kennedy-1391501>.

* Michèle Bernard, consultante en gestion internationale et journaliste, a publié *Joseph-Charles Taché, Visionnaire, penseur et homme d'action au cœur du XIX^e siècle* (XYZ, 2011) et *Marie-Louise au Yukon, 1896-1903* (Fondation littéraire Fleur de Lys, 2015). Elle est membre de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois.